



ETUDE DE L'ALTERNANCE CODIQUE DANS UN CORPUS D'INTERACTION EN KIRUNDI

Alexis NDABIHONGE

ndabial@yahoo.fr

Université du Burundi

RESUME

Les individus plurilingues disposent dans leurs répertoires linguistiques des moyens de communication qui leur permettent de s'adapter à des situations de communication complexes et variées. Cet article porte sur l'étude de l'alternance codique dans un corpus d'interaction en kirundi et a pour but d'étudier la nature et les fonctions des code-switches dans les interactions in situ en contexte burundais. Il présente et décrit également les mécanismes d'alternance codique d'individus plurilingues. Pour y arriver, nous avons choisi de travailler sur un enregistrement des interactions in situ. Notre corpus nous a permis d'explorer une autre forme de code-switching que nous avons appelé code switching hybride par opposition au code-switching pur. Nous avons relevé qu'on rencontre en kirundi deux codes dans un même mot.

Mots-clés : Alternance codique, interaction in situ, code-switching, plurilinguisme, hybrides linguistique.

ABSTRACT

Plurilingual individuals have in their linguistic repertoires means of communication that allow them to adapt to complex and varied communication situations. This article focuses on the study of code switching in a corpus of interaction in Kirundi and aims to study the nature and functions of code-switching in in situ interactions in the Burundian context. It also presents and describes the code-switching mechanisms of multilingual individuals. To achieve this, we have chosen to work on a recording of the in situ interactions of multilingual individuals. Our corpus allowed us to explore another form of code-switching that we called hybrid code switching as opposed to pure code-switching. We have noted that in Kirundi we find two codes in one and the same word.

Keywords: Code switching, in situ interaction, code-switching, plurilingualism, linguistic hybrids.

INTRODUCTION

Selon Louis-Jean Calvet dans son ouvrage « *La sociolinguistique* », il y aurait, à la surface du globe, entre 6 000 et 7 000 langues différentes et environ 200 pays. Théoriquement, il y aurait environ 30 langues par pays. Mais certains pays comptent moins de langues comme le Burundi, d'autres beaucoup plus comme le Bénin, l'Afrique du Sud, l'Angola, etc. Le monde est plurilingue et les communautés linguistiques se côtoient, se superposent sans cesse. Ce plurilinguisme fait que les langues sont constamment en contact avec un corollaire des conséquences négatives pour les uns et des conséquences positives pour les autres qui voient l'alternance codique comme une ressource. Les conséquences de ces langues en contacts sont l'objet d'étude de ce travail de recherche.

L'alternance codique orale est un terrain de recherche privilégié tandis que

l'alternance codique pratiquée à l'écrit dans les messages WhatsApp et sms est nettement moins étudiée. Nombreux sont les chercheurs qui ont traité du plurilinguisme et communication et chacun choisit son terrain d'investigation et adopte son approche. Pour ce qui nous concerne, nous avons choisi de nous appuyer sur un corpus d'interaction in situ dans un contexte burundais. L'article se focalise sur un des points du domaine du plurilinguisme et communication à savoir « le code-switching » que certains linguistes appellent aussi alternance codique. Il présente et décrit les mécanismes d'alternance codique dans les interaction in situ d'individus plurilingues. Nos questionnements portent donc sur la fonction des code-switches dans les interaction in situ dans un contexte burundais.

Bien que différents chercheurs aient déjà soulevé la question du rôle de l'alternance codique dans les interactions in situ, cette problématique est restée encore largement inexplorée jusqu'à ce jour. Il s'agit donc ici de l'étude de l'alternance codique dans un corpus d'interactions in situ en kirundi. Elle nous a permis de relever certaines récurrences, sous quelles formes elles se présentent et les fonctions y relatives.

1. Problématique

La richesse de la situation linguistique du Burundi fait d'elle une véritable source inépuisable d'interrogations et des recherches. La réalité géographique et sociolinguistique montre l'existence de quatre langues importantes (le kirundi, le français, le kiswahili et l'anglais) qui occupent une place fondamentale dans notre société (social, économique, politique et éducatif). Nous relevons comme résultat du contact de ces quatre langues, le fait qu'il y a un usage alternatif des langues surtout le français et le kirundi.

Nous faisons donc face aux ambiguïtés que ces usages ne cessent de provoquer et qui ont débouché à des études de recherche sociolinguistique liées au contact des langues. La pratique de l'alternance codique dans la société burundaise est omniprésente, plus distinctement quand il s'agit du français langue étrangère et du kirundi langue nationale parlée par presque toute la population burundaise.

L'alternance codique, ou mélange de langues dans un énoncé, est un phénomène observable dans les communications plurilingues au Burundi. Elle l'est encore davantage dans les grands centres urbains où se croisent, cohabitent, plusieurs communautés ethnolinguistiques. On note depuis quelques années une multiplicité des concepts qui cherchent à mieux théoriser la complexité du plurilinguisme.

L'utilisation de plusieurs langues dans une même séquence d'interaction in situ relève des pratiques quotidiennes d'une grande partie de la population burundaise que ce soit dans le secteur privé ou professionnel. Le Burundais plurilingue dispose dans son répertoire linguistique des moyens de communication qui lui permettent d'adapter son langage à des situations de communication plus variées. Ses compétences linguistiques lui permettent de faire appel aux ressources de ses codes

dans une même conversation.

Pour cela, le plurilinguisme a été étudié depuis quelques décennies sous plusieurs angles d'approche (formel, sociolinguistique et interactionnel) (E. Morel et Simona Pekarek Doehler 2013).

L'approche formelle s'inscrit dans une optique strictement grammaticale du phénomène cherchant à en identifier les contraintes systémiques (par ex. Sankoff & Poplack 1981 cité par E. Morel et Simona Pekarek Doehler 2013), l'approche sociolinguistique aborde le même phénomène sous l'angle des fonctions relatives à l'utilisation d'une langue plutôt que d'une autre, qui seraient intimement liées à une situation socio-historique et linguistique. L'approche interactionnelle dans les interactions in situ définit le plurilinguisme comme ayant une fonction localement construite et négociée par les participants dans le cours même de leur interaction communicative (Mondada & Pekarek Doehler 2003). Elle considère que la fonction du plurilinguisme émerge de l'interaction in situ en cours, de l'orientation mutuelle des interlocuteurs, et de son positionnement précis dans le déroulement séquentiel de l'échange communicatif (Mondada 2007). Les formes et les fonctions du plurilinguisme ont été décrites pour de nombreuses situations de communication dans une diversité de contextes communicatifs et sociaux.

Dans la conversation orale in situ, les personnes s'entendent, perçoivent les intonations, utilisent des gestes, des mimiques et nous pouvons les voir bouger. Ils peuvent réagir rapidement, interrompre l'interlocuteur, intégrer ou refuser d'autres interlocuteurs, etc. Nous pouvons aussi voir et juger les états mentaux des interlocuteurs (la gaité, les énervements, etc).

Quelles sont alors les fonctions du code switching dans les interactions in situ ? Quel est le rôle des hybrides linguistiques dans les interactions in situ ? Le code-switching répond-t-elle à une norme sociale ? Quelle est forme et les fonctions des néologismes dans les interactions in situ ? C'est à ces questions que tente de répondre cet article, et ce à partir d'une analyse des interactions in situ en utilisant focus groupe comme technique de collecte des données.

2. Hypothèses et objectifs

Une hypothèse est selon M. Grawitz une proposition de réponse à la question. Elle tend à formuler une relation entre les faits significatifs. Même plus ou moins précise, elle aide à sélectionner les faits observés. Ceux-ci rassemblés, elle permet de les interpréter, de leur donner une signification vérifiée (Grawitz M. 1990 : 345). A la lumière de cette définition, nous avons formulé les hypothèses suivantes :

- Les code-switches dans les interactions in situ a une fonction économique.
- Les hybrides linguistiques dans les interactions in situ a également une fonction économique.

- Le code-switching dans les interactions in situ a une fonction identitaire
- Le code-switching dans les interactions in situ répond à une norme sociale

Notre article poursuit également un objectif général et des objectifs spécifiques. L'objectif général que nous nous sommes proposé d'atteindre est le suivant :

- Étudier les fonctions du code-switching dans le corpus des interactions verbales in situ.

De l'objectif général découle les objectifs spécifiques suivants :

- Etudier et analyser le rôle des hybrides linguistiques dans les corpus des interactions in situ.
- Analyser les formes des néologismes et leurs fonctions dans les interactions in situ.
- Opérationnaliser le modèle de Jakobson par rapport au code-switching dans un corpus des interactions in situ.

3. Cadre théorique

Notre travail s'inscrit dans le cadre théorique des travaux des auteurs comme Peter Auer, Mc Cormick (2009), Lüdi (2007), Roman Jakobson (1963) et André Matinez (1999) etc.

Parmi les tout premiers chercheurs qui ont examiné l'aspect interactionnel des données bilingues, il faut citer Peter AUER (1984, cité par AUER 1996), qui a fondé une tradition de recherche nouvelle dans les études sur le plurilinguisme : son approche, adoptée aujourd'hui par de nombreux linguistes (cf. CASHMAN 2005, GAFARANGA 2005 et LI 2002), consiste à appliquer rigoureusement l'analyse conversationnelle aux données où deux ou plusieurs langues alternent et à considérer l'alternance comme une ressource pour la production de sens dans et par l'interaction.

Le modèle séquentiel de Peter AUER (1984, cité par AUER 1996) est fondé sur deux grandes distinctions. La première oppose le phénomène de *l'alternance codique*, qui correspond à un changement de la langue de l'interaction, à celui du *transfert* d'une unité signifiante, qui ne met pas la langue de l'interaction en cause. La seconde distinction oppose l'alternance codique *relative aux participants* à l'alternance codique *relative au discours* et, si l'on croise cette distinction avec la précédente, l'on obtient quatre types d'alternance codique qui remplissent différentes fonctions : *l'alternance codique relative aux participants* manifeste les préférences des participants pour l'une ou pour l'autre langue ; le *transfert relatif aux participants* s'explique généralement par les compétences des participants dans l'une ou dans l'autre langue ; quant à *l'alternance relative au discours* et au *transfert relatif au discours*, ils contextualisent certains aspects de la conversation, c'est-à-dire qu'ils tendent à changer le positionnement des participants ou le cadre de l'interaction.

Les différents types d'alternance codique mentionnés ci-dessus appellent quelques

précisions. Tout d'abord, comme Peter AUER (1996) le relève lui-même, chaque alternance relative au discours manifeste aussi les compétences plurilingues d'un locuteur et elle est donc, à un second niveau, également relative aux participants. Inversement, toute alternance relative aux participants et à leurs préférences peut avoir une signification secondaire relative au discours. Ensuite, concernant les alternances codiques relatives à la préférence, il faut noter que le terme de *préférence* ne désigne pas ici des processus psychologiques, mais des « processus sociaux et interactifs qui attribuent des prédicats aux individus et les rendent manifestes. Leur nature est entièrement dépendante de la situation interactive et du contexte proche de l'interaction » (AUER 1996 : 25). En d'autres termes, les préférences sont construites et manifestées dans et par l'interaction et elles ne sont pas préexistantes à celle-ci.

La manière dont elles indiquent l'appartenance à un groupe a été étudiée par Holly R. CASHMAN (2005), qui a montré comment, dans des interactions bilingues, l'alternance codique permet de créer des identités sociales. L'alternance codique relative aux participants est donc aussi un indice de contextualisation dans la mesure où elle sert à signaler les orientations des participants les uns envers les autres (LI 2002). Enfin, pour ce qui est de la distinction entre alternance *relative aux participants* et alternance *relative au discours*, retenons que les deux peuvent fonctionner comme des indices de contextualisation, mais que ceux-ci se répartissent en deux catégories : l'alternance *relative aux participants* crée et manifeste des identités sociales et l'alternance *relative au discours* organise la conversation (p. ex. les tours de parole, l'organisation séquentielle etc.), elle structure le discours ou les activités qui y sont liées.

Peter Auer (2005) a aussi montré les rapports entre les changements linguistiques et les comportements des participants. Quand il parle de « mixed identities » et de « mixed languages », il veut justement montrer les rapports entre les alternances codiques et les fonctions identitaires.

Dans « *Parler plurilingue* », Lüdi (2007) a montré que pour des termes techniques, qu'il est plus simple pour un anglophone de se servir de l'anglais même si les autres termes sont en français.

Les travaux de Mc Cormick (2009) nous permet également de rejoindre l'idée selon laquelle, en étant bilingue ou plurilingue et en pratiquant le code-switching, on ne parle aucune des deux langues correctement. A force de les mélanger constamment, on ne reconnaît plus justement certains mots dans une langue déterminée.

En fin selon Roman JAKOBSON (1960 et 1963), le linguiste doit se pencher sur la ou les fonction(s) du langage dans la communication. Pour lui le code-switching permet de remplir une fonction expressive. Le grand nombre de code-switches porte sur des interjections, sur des apostrophes et sur d'autres déictiques et peut s'expliquer par une recherche d'expressivité de la part du locuteur.

4. Description du kirundi et méthodologie

Le Burundi précolonial était caractérisé par un monolinguisme rare en Afrique. Avant la colonisation du Burundi par l'Allemagne en 1896, et par la Belgique en 1916, le Kirundi était la seule langue maternelle, nationale et officielle. Dans le classement de Guthrie, le kirundi appartient à la famille des langues bantu qui ont en commun la racine *-ntu* qui désigne le mot homme. Ce sont des langues à tons et à classes, des langues où le phénomène d'agglutination ou de condensation est très fréquent (Mazunya M., Habonimana A. 2010).

Le kirundi est une langue nationale parlée dans tout le pays par l'ensemble de la population, avec des variations régionales mineures. C'est également la langue du quotidien familial, de la conversation courante et des relations commerciales sur toutes les collines de l'intérieur. C'est en kirundi que l'on tranche les conflits devant les tribunaux. En revanche peu de textes officiels sont encore disponibles en kirundi, le français restant la langue de référence pour la législation. Ainsi, si les députés débattent à l'Assemblée Nationale en kirundi, les textes qu'ils produisent sont en général en français, ce qui ne facilite pas leur accessibilité pour la majorité des Burundais.

Le kirundi possède son vocabulaire propre mais il fonctionne aussi avec des emprunts aux langues étrangères ce qui est l'objet même de ce travail. Par exemple, on peut trouver des héritages allemands dans les termes *ishule* ("l'école") ou *amahera* ("l'argent", qui vient de *heller*, une ancienne monnaie germanique), des mots français "kirundisés", ou encore des influences du kiswahili, dans l'usage fréquent de beaucoup de termes.

Pour constituer notre corpus, nous avons utilisé la technique de Focus groupe qui est une technique de recherche qualitative au sein d'un groupe spécifique dans le but de déterminer sa réponse et l'attitude qu'il adopte au regard d'un phénomène. C'est en peu de mots un groupe de discussion d'utilisateurs ciblés.

Nous avons fait un enregistrement auprès de six personnes qui a duré 1 heure 34 min 42 sec. Le choix des participants n'a pas été un simple fait de hasard. Ces derniers se rencontrent souvent entre eux et un jour nous leur avons demandé si nous ne pouvions pas enregistrer leur conversation pour un travail de recherche, ce qu'ils ont accepté. Pour ne pas modifier leur comportement, nous les avons avertis que nous le ferons dans une de nos rencontres et qu'ils ne sauront pas qu'ils sont enregistrés. Nous leur avons aussi assuré que leurs noms seront anonymes. Pour garantir l'anonymat, nous avons utilisé les initiales du nom et du prénom.

Nous avons aussi décidé de faire ce choix à cause de la nature des participants qui appartiennent à des générations différentes (entre 25 ans et 55 ans) et à tous les genres (trois hommes et trois femmes); et qui appartiennent aussi à ce que nous pouvons appeler la classe des intellectuels. En effet, tous les participants ont pu fréquenter l'université et ont tous des diplômes universitaires et la langue de la

conversation était le kirundi. Après la transcription, nous avons obtenu un corpus constitué de 1184 tours de paroles. Un tour de parole étant en sociolinguistique, la possibilité dont bénéficie un interlocuteur de prendre la parole dans le cadre d'une conversation (Lucher Jean Marie, Piaget Sandrine, Lubattel Christian (1996 :7). Nous avons relevé de ces 1184 tours de parole quelques extraits qui comportent des code-switching que nous analysons dans cet article.

5. Présentation et analyse des résultats

5.1. *Le code-switching et économie dans la production langagière*

Sur la base des théories de l'alternance codique (Auer 1978, Myers-scotton, Mondada 2007, Boyer 2010 et Wlosowicz 2012), nous allons développer dans cette partie est un aspect d'économie basé sur la rapidité de la production du langage et les hybrides linguistiques.

5.1.1. *Les hybrides linguistiques*

Nous analysons ici le phénomène des hybrides linguistiques. Nous nous focalisons sur les récurrences des formes du code-switching et tentons d'expliquer les fonctions relatives à ces hybrides linguistiques. Pourquoi un mélange de deux langues dans un même mot et pour quelles fonctions ?

Extrait 1

31 ENI : mbe barya bantu ngo *baraforma* abandi (.) barya ba ninde ?

bakwiye kuza *baraforma* batoyi kuko benshi bariko barakura.

31 ENI : est-ce que ces gens-là (**ils**) **forment** les autres(.)ceux de la

série Ninde ? ils devraient former des jeunes parce que la

plupart sont entrain de vieillir.

Dans cet extrait, ENI utilise le mot hybride « *baraforma* » qui veut dire littéralement « ils forment ». Si on entre dans la morphologie du terme « *baraforma* », le mot est construit de la manière suivante :

Ba- = ils ; - ra - = indicateur de la forme disjointe ; - form- = la base du verbe former ;

- a = la terminaison (Tamine 1984)

Si ENI n'avait pas utilisé le code-switching, il devait remplacer « *baraforma* » par le verbe kirundi non switché « *barigisha* » qui signifie aussi « ils forment ». La morphologie du mot « *barigisha* » est : ba - = ils ; - ra - = indicatif de la forme disjointe ; -igish- = la base du verbe ; - a = terminaison

L'enjeu de l'économie de la production langagière repose ici sur les phonèmes « f » et « g ». La difficulté de prononciation de la consonne occlusive vélaire « g » par rapport à la consonne labio dentale « f » est la cause de l'utilisation du code-

switching « baraforma » à la place de « barigisha ¹ ». C'est ici qu'apparaît le phénomène du moindre effort dans la production langagière. En tenant compte de cette description que nous venons de développer morphologiquement et grammaticalement, nous remarquons que la fonction économique du code-switching est bien réelle. Les locuteurs choisiraient d'utiliser les code-switches hybrides pour communiquer plus rapidement et facilement en condensant le sujet, le pronom, le verbe, le complément etc. dans un même mot.

5.1.2. Brièveté et rapidité dans la production langagière

Le code-switching se différencie ici de la partie précédente par sa forme. Nous venons de voir que le code-switching s'observe sous la forme d'un hybride alors que dans cette partie le code-switching s'observe sous la forme d'une alternance. Nous allons analyser ces formes et tenter d'expliquer les fonctions éventuelles y relatives.

Extrait 2

55 MINDA: ngira nabari muri *association*.

55 MINDA: peut-être ils sont dans une association

Dans cette séquence, MINDA a utilisé une alternance codique dans un énoncé en Kirundi. Si elle n'avait pas voulu utiliser un mot français, elle aurait dû dire « ngira nabari mw'ishirahamwe » (Ishirahamwe = association).

Pour un bilingue qui communique avec d'autres bilingues, le terme « ishirahamwe » s'emploie très peu voire très rarement. MINDA aurait donc utilisé un code-switching parce que le terme « association » est plus couramment utilisé que le mot « ishirahamwe ». Elle aurait aussi utilisé un code-switching dans un souci de production rapide du langage. En termes de nombre de syllabes qui composent les deux termes, nous constatons que « ishirahamwe » est composé de cinq syllabes contre quatre qui composent le terme « association ».

Extrait 3

65 ANDA : *mélangé*

65 ANDA : mélangé

Mélangé = izivanze

Dans cette séquence, la discussion concernait une commande dans un restaurant. ANDA voulait qu'on lui serve une brochette avec un mélange de deux ou trois variétés de viande. S'il avait voulu le dire en Kirundi, il aurait dû dire « **izivanze** ».

Il y a donc deux raisons de l'usage du code-switching dans cet extrait : d'une part parce que tout le monde dit « mélangé » quand il commande cette sorte de brochette. C'est donc pour des raisons d'habitudes de l'usage du mot. D'autre part, parce que le terme « mélangé » est plus court que le terme « izivanze » si nous tenons compte du

¹ La prononciation de -g-en kirundi ressemble à la prononciation de -g-en allemand.

nombre de syllabes qui composent les deux mots.

5.2. *Les néologismes linguistiques*

Un néologisme est l'invention d'un terme qui répond le plus souvent à un usage nouveau. Dans les pays ayant subi la colonisation comme le Burundi par exemple, un tel phénomène prend de l'ampleur et est accentué par le phénomène du développement technologique qui entraîne des changements techniques les plus nombreux et qui crée le plus grand nombre de néologismes.

Extrait 4

88 MINDA: erega hariho ivyo ntarakubarira(.)sandrine ngo agire aje kukora
ahandi ngo yarose akazi mu Kanyosha ngo kubera **amahera** ya bus
ni menshi kandi ategerezwa kurondera ibintu vy'umwana.

Le terme kirundi « amahera » est né avec l'introduction de la monnaie allemande le « heller » dans les territoires colonisés par l'Allemagne dont faisait partie le Burundi dans les années 1896 à 1916. Les burundais prononçant difficilement le mot allemand « heller » ont créé un néologisme « amahera ». Plus tard, les allemands ont introduit des écoles « **schule** » en allemand dans leurs territoires. Au Burundi le terme est devenu « ishure », et ce terme est encore utilisé sur tout le territoire du pays.

Extrait 5

230 DBA : urazi ibintu bihari, muri service yabo bagize
réhabilitation *y'amamodokari*(moto car) yabo gusa,kuko bategerezwa
gukora amazi n'amatarara. urumva vyari prévu ko bishobora gushika.
230 DBA : tu sais ce qu'il y a, ils ont fait la réhabilitation de
leurs **motos cars** seulement, parce ils devaient réparer l'eau et
l'électricité. Donc c'était prévu que cela pouvait arriver

Il s'agit d'un néologisme issu d'un emprunt « motor car », le mot « car » étant lui-même un mot français emprunté à l'anglais. Le terme « moto car » est parmi les mots introduits avec la modernité et notamment avec l'introduction des voitures au Burundi. Face à la difficulté de prononciation du terme, ils ont adapté le mot au lexique kirundi : ainsi le mot « moto car » est devenu « imodokari » en kirundi.

Ces exemples suffisent pour montrer combien l'influence de la Tanzanie anglophone voisine et plus tard belge a eu des conséquences sur le Kirundi en ce qui concerne la naissance des mots nouveaux. Les néologismes sont ici basés sur des emprunts phonologiquement empruntés au français ou à l'allemand et adapté au kirundi.

5.3. *Les automatismes*

Dans cette partie sur les automatismes ; nous allons étudier l'usage du

mot « vraiment » qui apparaît souvent dans les interactions des burundais que ce soit par ceux qui ont fréquenté l'école ou par ceux qui n'ont pas été à l'école. « Avant de parler il faut comprendre ce que l'autre vient dire. Il faut choisir les bons mots, les mettre dans un certain ordre et changer la forme des mots selon les règles de grammaire qu'on ne maîtrise souvent pas bien »² et parfois automatiquement c'est-à-dire sans intervention de la volonté d'un individu. Pourtant, tout acte langagier est le fruit d'un acte réfléchi avec un but déterminé. Nous allons analyser les extraits suivants pour tirer une conclusion sur cette forme d'usage.

Extrait 6

29 MINDA: ntangorane *vraiment*(.)aha washitse

29 MINDA: il n'y a pas de problème *vraiment*(.)ici tu es arrivé

Dans cet extrait le mot « vraiment » peut être omis et la phrase garde le même sens que s'il est utilisé. Utilisé ainsi, il a le rôle de renforcer la vérité du propos de MINDA, c'est-à-dire d'une manière réelle et qui ne peut pas être mise en doute.

Extrait 7

59 ANI : oya ntaco *vraiment* kaboneka neza

59 ANI : non pas de problème *vraiment* ça se voit bien

Si on enlève le mot « vraiment », l'énoncé devient : « *Non pas de problème ça se voit bien* ». Le mot « vraiment » de l'extrait 6 a le même rôle que celui de l'extrait 7 qui est celui de la non remise en doute de la visibilité de la chose (il était question de la visibilité de la fleur sur la photo).

Les exemples que nous avons relevés dans ces extraits ne sont qu'un échantillon. En réalité sur un enregistrement d'environ 1h 35 min le mot « vraiment » apparaît plusieurs fois comme code-switching. Nous avons appelé ce sous chapitre code-switching comme automatisme parce que le mot « vraiment » est souvent utilisé abusivement, de manière automatique et peut-être de façon involontaire parce que nous ne savons pas ce qui se passe dans la tête des interlocuteurs lorsqu'ils communiquent. Ces automatismes sont le fruit de l'habitude d'usage de ce mot, une habitude ancrée dans la manière de parler des burundais. Ceci est facilité par le fait qu'il peut être ajouté ou non à la phrase sans qu'il n'en modifie réellement le sens.

5.4. Le code-switching comme marque identitaire

Nous analysons à présent les fonctions identitaires des code-switches présents dans notre corpus. Nous avons remarqué des phénomènes qui témoignent des cas révélateurs d'une négociation identitaire partagée par les participants à travers le choix d'une langue. Dans cette analyse ; nous allons voir comment ces marques

² www.langcal.com/fr/apprentissage-phrase.html

identitaires se présentent et quelles sont les particularités par rapport aux phénomènes que nous avons déjà analysés.

Extrait 8

117 MINDA : ibiraya bivyibushe kandi vyumye neza(.)*apana* bishaye muga bihiye

117 MINDA: nous voulons des pommes de terres grosses et bien sèches(.) qui **ne** contiennent **pas** d'eau mais cuites

Extrait 9

198 MINDA: ntakihari twebwe ngaha(.)muga kiri ngaha ndavyibutse (.) *kiliko hapo* ehheee

198 MINDA: nous l'avons pas ici nous(.) mais **il est ici** je me rappelle(.) il est ici ehheee

Les extraits 8 et 9 sont des énoncés produits par une même personne à savoir MINDA. On remarque d'un coup l'usage régulier de la langue swahili. MINDA n'a jamais voyagé dans les pays de l'Afrique de l'Est qui ont le kiswahili comme langue officielle. Elle n'a jamais non plus habité dans les quartiers populaires de la ville de Bujumbura ou de l'intérieur du pays parle fréquemment cette langue. Elle ne fait pas non plus partie de la génération des burundais qui ont étudié le kiswahili dans les écoles. Nous ne pouvons pas donc affirmer exactement pourquoi MINDA a eu recours au kiswahili dans ses interactions. Une interprétation que nous pouvons donner à l'usage du code-switching dans ce contexte est la suivante : MINDA a l'habitude d'utiliser de certains mots du kiswahili comme « apana », « kabisa », « kweli », que même les non locuteurs du kiswahili utilisent et comprennent parfaitement. Elle les aurait donc intégrés dans son langage et les utiliserait automatiquement.

Par contre l'usage de la phrase courte « kiliko hapo » qui signifie en français « il est ici » est un peu étonnant pour un non locuteur du kiswahili. C'est donc ici qu'apparaît la fonction du code switching comme effet de mode et en conséquence de l'identité. MINDA accompagne sa petite phrase par l'interjection « ehheee » pour montrer qu'elle arrive vraiment à s'exprimer en kiswahili.

5.5. Les emprunts

Selon (Lüdi & Py, 2000), les *emprunts* sont des unités lexicales simples ou complexes d'une autre langue quelconque introduits dans un système linguistique enfin d'en augmenter le potentiel. Ces unités sont supposées faire partie de la mémoire lexicale des interlocuteurs même si leur origine étrangère peut rester manifeste. Au cours des années, le lexique kirundi est en train de subir une influence par d'autres langues comme le français et l'anglais par exemple. Dans cette analyse nous allons voir

comment ces emprunts se sont formés et quelle serait l'origine de ces emprunts.

Extrait 10

177 MINDA: ari *idili* naho ?

177 MINDA: et si c'est une affaire?

Extrait 11

178 ANI : *idili* ?

178 ANI : une affaire?

Extrait 12

180 DBA : mbega *idili* nigiki ?

180 DBA : ça signifie quoi *idili*?

Le néologisme *idili* que contiennent les extraits 10, 11 et l'extrait 12 est emprunté à un terme de la langue anglaise « a deal » qui signifie « affaire » en français. Le terme est utilisé dans des contextes un peu particuliers. Dans le contexte qui nous concerne, il est utilisé pour désigner une affaire qui concerne l'argent. D'ailleurs quand DBA demande ce que signifie *idili* (extrait 12), MINDA répond que c'est *ifaranga*³, un nom singulier qui signifie franc.

Extrait 13

367 MINDA: harya ngira *ni mw'iparadiso*

367 MINDA: là peut-être que c'est au paradis

Le mot « *iparadiso* » a sans doute été introduit avec l'introduction du christianisme au Burundi. Les textes bibliques et les enseignements ayant été au départ en latin puis en kirundi, nous ne pouvons pas affirmer avec certitude que le mot « *iparadiso* » a été directement emprunté au latin ou au français. Ce que nous pouvons affirmer avec certitude est que le vocabulaire français a des origines latines.

5.6. Les termes issus de l'évolution technologique

Dans les extraits qui suivent, les échanges portaient sur un sujet en rapport avec le courant électrique. Nous allons analyser deux exemples pour montrer pourquoi ces mots n'ont pas subi une transformation plus ou moins profonde pour les adapter au kirundi.

³ Le mot « amafaranga » est emprunté au mot « francs » après l'introduction de la monnaie belge dans ses territoires : Burundi, Congo Kinshasa, et le Rwanda. Son singulier « franc » est « ifaranga ». Le terme est toujours utilisé à côté du mot « amahera » une monnaie allemande utilisée dans ses territoires colonisés de l'Afrique de l'Est.

Extrait 14

218 ANDA : twe amatara turayafise (.)habuze umuriro womuri *prise*

218 ANDA : nous nous avons l'électricité (.) il manque du courant dans les prises

Le mot « prise » est sans doute arrivé au Burundi avec le programme d'urbanisation et d'électrification des centres urbains. Ces mots n'ont pas d'équivalence en kirundi faute d'aménagement linguistique et sont utilisés en tant que tel.

Extrait 15

248 ENI : ivyayo ma *fusibles* ugiye kuraba

248 ENI : en ce qui concerne ces fusibles quand tu regardes

Il n'y a pas un mot en kirundi pour remplacer le mot « fusible ». La raison est la même que celle que nous venons d'évoquer dans les lignes précédentes.

Extrait 16

254 DBA : en fait nkaharya imvura irwa birabifavorisa nico gituma bariko

bagira birya bintu wagira nikindi ? bategerezwa kubihindura

vyose (.)*amacables* baramaze kuyashira mukuzimu bariko bashiramwo

amacables mashasha

254 DBA : en fait pendant la saison des pluies ça les favorise

c'est pourquoi ils sont entrain de faire tout cela tu croyais

que c'est une autre chose ? ils doivent les changer (.) ils ont

déjà mis les câbles aux sous sols ils sont entrain de mettre de

nouveaux câbles

Il existe plusieurs sortes de câbles. Une des raisons de l'usage du code switching dans cet extrait est que DBA est un ingénieur civil qui maîtrise très bien la technologie et la langue française et donc qu'il n'a pas besoin d'un mot kirundi pour remplacer le mot « câbles ». Une autre raison est que DBA a voulu différencier les sortes de câbles, c'est-à-dire ceux de grande calibre qu'on utilise dans l'électrification des villes. Autrement, il y a un mot kirundi pour désigner les câbles (*intsinga*)⁴ mais qui ne différencie pas les petits câbles et les grands câbles. Nous ne pouvons donc pas préciser les raisons de cet usage. Nous ne pouvons pas non plus expliquer précisément pourquoi il y a un mot kirundi pour désigner le mot « câble », alors que les autres objets de la même catégorie n'ont pas d'équivalence dans cette langue. Mais si on analyse la morphologie du mot « *intsinga* », ce dernier serait même un emprunt à la langue swahili « *masinga* » que les burundais ont adapté au lexique kirundi.

que d'utiliser le code-switching adaptateur.

⁴ « *Intsinga* » est un mot au pluriel au singulier on dit « *urutsinga* »

5.7. *Le code-switching comme norme sociale*

Dans cette partie ; nous nous focalisons aux choix des code-switches par les personnes qui participent aux interactions in situ et nous montrons comment par ces choix ; ils opèrent une construction d'une norme sociale et culturelle.

Extrait 19

MINDA: nabe arazana (.) *papa josh* amstel ishushe?

MINDA: qu'il amène ce qui est prêt(.) papa Josh amstel chaude ?

Extrait 20

6 MINDA: *papa jonael*(.) heineken ikanye ?

6 MINDA: papa jonael (.) heineken froid ?

Extrait 21

58 ANI : muga *papa lionel* arinzigo basha

58 ANI : mais papa lionel est méchant

Selon les usages au Burundi, les extraits sous analyse fonctionnent sur la formule : « papa + le nom de son premier enfant, ou maman + le nom de son premier enfant ». Il est mal vu ou mal poli d'appeler sa femme ou son mari par son nom alors qu'ils ont un enfant. De même qu'il n'est pas poli d'appeler une personne plus âgée par son nom.

A la séquence 1 par exemple, MINDA demande à son beau frère papa Joshua s'il veut une amstel chaude. Pourtant MINDA et papa Joshua ont presque le même âge et sont des personnes très proches et familières. La séquence 58 par contre présente une particularité, papa Lionel est le plus âgé du groupe, personne du groupe n'oserait l'appeler par son nom même quand on parle de lui en son absence.

Notons aussi que ce phénomène s'observe beaucoup plus dans les centres urbains et chez les personnes qui présentent un certain niveau d'éducation. Notons aussi que dans la culture burundaise, sauf dans des cas particuliers, les femmes n'appellent pas leurs maris par leurs noms même quand ils n'ont pas d'enfant y compris à la campagne¹⁷. C'est donc pour des questions de norme sociale, de culture, et de respect que nous rencontrons de telles formes de code-switching dans ces extraits.

5.8. *Les interjections comme alternance codique*

Après avoir effectué un tri du corpus initial pour rechercher des récurrences et les catégoriser ensuite selon la forme du code-switching auquel ces récurrences

¹⁷ A la campagne, depuis des années, les femmes ont une autre façon d'appeler et d'interpeler leur maris. Nous n'avons jamais entendu par exemple notre mamans appeler notre papa par son nom ou notre grand mère appeler notre grand père par son nom. Non plus, elles n'appellent pas leur maris par le nom de leurs premiers enfants. Chacune, essaie de trouver une façon appropriée de le faire ou de le dire.

appartiennent, nous avons lu attentivement les formes du code-switching restantes en cherchant à identifier des récurrences. D'un point de vue quantitatif, l'une des régularités les plus importantes concerne des lexèmes qui relèvent de la catégorie grammaticale des interjections, comme l'illustrent les exemples suivants :

Extrait 22

464 ANI : raba(.) hinga rero nicare neza(.)*okay* ndaba rero

464 ANI : regarde (.) attends je vais bien m'asseoir (.) okay regarde-moi
alors

Le mot *okay* au départ anglais s'est intégré dans le système de la langue française pour s'intégrer plus tard à la langue kirundi. Par contre on trouve rarement des personnes monolingues c'est-à-dire ceux qui n'ont pas été à l'école utiliser ce terme. A la place du terme *okay*, ils utilisent le terme swahili « sawa » qui signifie *okay*. Nous ne pouvons pas exactement déterminer l'usage de ce terme dans cet extrait. Mais nous pouvons imaginer qu'ANI a utilisé ce mot pour l'usage « cool » de l'anglais. Nous pouvons aussi imaginer qu'elle a utilisé le terme pour une question de prestige. Un certain nombre d'hypothèses subsistent quant à l'usage de ce mot.

Extrait 23

466 ENI : *oh bravo !*

466 ENI : *oh bravo !*

Le mot « *bravo* » est un mot français intégré dans l'usage kirundi et qui est très généralisé dans le langage courant. Il montre un certain degré d'expression de l'approbation. C'est aussi une exclamation dont on se sert pour applaudir (Petit Robert). Ce degré d'approbation est accentué par l'usage d'une autre interjection « *oh* » qui marque une surprise ou l'admiration, mais dans notre cas, il vient renforcer l'expression d'approbation. Dans cet exemple, ANI utilise la double interjection « *oh bravo !* » au lieu d'utiliser son équivalence en kirundi « *oh neza cane* ». Une des explications de cet usage est que le mot « *neza cane* » est très utilisé dans les annotations des travaux et devoirs dans les écoles maternelles, fondamentales etc., mais l'hypothèse la plus probable de cet usage du code-switching serait plutôt dans l'optique de la rapidité de production langagière. Au lieu d'utiliser « *oh neza cane* » en trois mots, il est plus rapide d'utiliser « *oh bravo* » qui est dans deux mots. Précisons que « *oh* » est une interjection qui est aussi intégrée dans la langue kirundi et qui n'a pas d'équivalence dans cette dernière. Il est utilisé dans tout le pays et par toutes les catégories de la population.

6. Discussion

Après analyse de notre corpus des interactions in situ, nous pouvons confirmer les travaux d'André Martinez (1999) sur l'économie dans la production langagière, mais une question qui subsiste est le problème d'accès au système cognitif des locuteurs

pour déterminer si réellement ils sont conscients qu'ils utilisent les hybrides linguistiques dans le cadre d'une production rapide du discours.

Un autre problème qui survient dans notre cas est que le code-switching hybride a des conséquences sur la morphologie et la phonologie des mots. En effet, la morphologie et la phonologie des mots concernent un seul code alors que pour notre cas, il n'est plus question d'un seul code mais de deux codes différents.

Une chose plus importante à signaler et que les données que nous étions habitués à analyser sont différentes de celles de notre corpus, et les outils et connaissances acquis lors de notre parcours académique ne correspondaient pas exactement. C'est pourquoi certaines explications sont basées sur les connaissances sociolinguistiques des participants et sur le contexte géographique, historique et linguistique dans lequel s'inscrit le Burundi par rapport aux autres pays de la région.

Les analyses nous ont également montré que les locuteurs utilisent le code-switching en cas de détresse verbale ou comme alternative lorsqu'il s'agit d'un mot ou d'un nom qui n'a pas d'équivalence en kirundi ou qui n'a pas été adapté au lexique kirundi pour être intégré dans le langage courant.

Nous pouvons aussi confirmer les affirmations de Peter Auer (2005) en ce qui concerne les rapports entre les changements linguistiques et les comportements des participants. Quand il parle de « mixed identities » et de « mixed languages », il veut justement montrer les rapports entre les alternances codiques et les fonctions identitaires. Ce qui est étonnant dans notre analyse est que ce sont les personnes qui n'ont pas des connaissances réelles dans telle ou telle langue qui veulent se définir comme des locuteurs véritables pour montrer qu'ils appartiennent à la classe des intellectuelles et bénéficier du prestige qu'offrent les langues étrangères .

Dans « *Parler plurilingue* », Lüdi (2007) a montré que pour des termes techniques précis par exemple, qu'il est plus simple pour un anglophone de se servir de l'anglais même si les autres termes sont en français. Dans notre analyse, nous venons de voir aussi que les termes techniques n'ont pas subi une transformation pour être adaptés au lexique kirundi. La seule différence est que pour le kirundi ces termes n'ont pas d'équivalence.

Nous avons vu aussi des cas où les participants à la conversation utilisent le français à la place du kirundi pour des questions de politesse et de respect, ce qui confirme notre affirmation sur les règles qui gouvernent le choix des langues.

Notre analyse nous permet également de rejoindre l'idée de Mc Cormick. En étant bilingue ou plurilingue et en pratiquant le code-switching, on ne parle aucune des deux langues correctement. A force de les mélanger constamment, on ne reconnaît plus justement certains mots dans une langue déterminée. Nous l'avons vu, certains emprunts ne sont presque plus méconnaissables.

Exemples : Amahera (heller)
Ishure (Schule)
Imodocari (moto car)

Les récurrences que nous avons observées en ce qui concerne les interjections semblent indiquer que, dans les extraits de notre corpus, le code-switching permet de remplir une fonction expressive parmi les fonctions du code-switching telles qu'elles ont été développées par Roman Jakobson. Le grand nombre de code-switches qui porte sur des interjections, sur des apostrophes et sur d'autres déictiques peut s'expliquer par une recherche d'expressivité de la part du locuteur, étant donné le contenu de ces lexèmes. La seule différence est qu'en Kirundi cette recherche d'expressivité est accentuée par les répétitions et l'accent. Les locuteurs ne considèrent pas non plus les interjections comme appartenant à la langue étrangère bien que, à part certaines nuances, les dictionnaires français les donnent les mêmes définitions que celles que nous avons en Kirundi.

CONCLUSION

Notre étude de l'alternance codique dans un corpus d'interaction en kirundi répond très bien à nos questionnements. En effet, notre point de départ était de faire des observations du code-switching dans la manière de communiquer des burundais, de voir s'il y a des récurrences, sous quelles formes elles se présentent et pour quelles fonctions.

Les analyses effectuées nous ont permis de se rendre compte de la complexité de l'étude et particulièrement en ce qui concerne les codes switches hybrides et les néologismes. Il serait très utile et très important que d'autres études se penchent sur ces formes de code switching. Il serait aussi très productif d'analyser d'autres données récoltées dans les pays voisins comme le Rwanda, la République Démocratique du Congo ou la Tanzanie pour voir si de tels phénomènes se présentent et si on leur donne les mêmes significations.

BIBLIOGRAPHIE

- AUER Peter (1999). *Code-switching in conversation: language, interaction and identity*, London: Routledge.
- AUER Peter (1996). « *Bilingual Conversation, dix ans après* », *acquisition et interaction en langue étrangère*, page 9-34.
- BOYER Henri (2010). *Hybrides linguistiques : genèse, statuts, fonctionnements. Hybrides linguistiques*, 1-258.
- DREYFUS Martine & JUILLARD Caroline (2001). *Le jeu de l'alternance dans la vie quotidienne des jeunes scolarisés à Dakar et à Ziguinchor (Sénégal). Variation dans l'usage du français et du wolof*, cahiers d'études africaines, page 667-696.

- DE PIETRO Jean François (1988). *Vers une typologie des situations de contacts linguistiques*. *Langage et sociétés* 43, 65-89.
- GOANAC'H Daniel (1990). *Les stratégies attentionnelles dans l'utilisation d'une langue étrangère, approche cognitive*, page 41-49.
- GUMPERZ John (1982). *Discourse strategies*. *Studies in interactional sociolinguistics* 1. Ch. 4 Conversation code switching, page 59.
- GUMPERZ John (1982). *Language and social identity*, Cambridge Univ. Press.
- LÜDI Georges (1995). *Parler bilingue et traitements cognitifs*, *Intellectica*, 20, pp 139-156.
- LÜDI Georges (1998k). *L'enfant bilingue : chance ou surcharge ?* In: Mondada, Lorenza / Lüdi, Georges (eds)
- LÜDI Georges, MONDADA Lorenza & PEKAREK DOEHLER Simona (2003). *Plurilinguisme, enjeux identitaires, socioculturels et éducatifs*, 95-110.
- LÜDI Georges. (2007). "Le parler plurilingue: une catégorie étique ou émique?", IN Gajo, L. et al. (Eds): *Langues en contexte et en contact. Hommage à Cecilia Serra*, *Cahiers de l'ILSL* 23, 55-63.
- Lucher Jean Marie, Piaget Sandrine, Lubattel Christian (1996), *La notion de tour dans une perspective syntaxique*, *TRANEL*, 24, 7-24.
- McCormick, Kay, and Rama Kant Agnihotri. "Forms and functions of English in multilingual signage." *English Today* 25.3 (2009): 11-17.
- MONDADA Lorenza (2002). *Interactions et pratiques professionnelles : Un regard issu des studies of work*. *Studies in Communication Sciences* 2/2, page 47-82.
- MONDADA Lorenza et PEKAREK DOEHLER Simona (2003). *Le plurilinguisme en action*. (Université de Lion II, Université de Bâle).
- MONDADA Lorenza (2007). *Le code switching comme ressource pour l'organisation de la parole en interaction*, Laboratoire ICAR (CNRS) & Université de Lyon.
- NUSSBAUM Luci (2005). *Monolinguisme et polyglossie dans la Barcelone d'aujourd'hui*.
- TAMINE-GARDES Joëlle (1984). Introduction à la syntaxe (suite). Les particules préverbales. *L'information grammaticale*, 23(1), 41-44.